

Revue de presse



La Commission Centrale de l'Enfance

Du 14 mai au 15 juin 2008

Texte et interprétation **David Lescot**

Maison de la Poésie, Paris – Nous sommes situés dans le passage Molière, passage perpendiculaire au 157 de la rue Saint-Martin, dans le 3^e arrondissement. Métro Rambuteau, RER Les Halles. Notre numéro de téléphone est le 01 44 54 53 00 – www.maisondelapoesieparis.com

MAIRIE DE PARIS



Contact presse

Annabelle Mathieu
LD : 01 44 54 53 14

amathieu@maisondelapoesieparis.com

Nathalie Gasser
06 07 78 06 10

gasser.nathalie@wanadoo.fr

Souvenirs de drôles d'étés

Une délicieuse évocation, par David Lescot, des colonies de vacances créées par des militants juifs communistes

Théâtre

Ah ! comme on aime, ce spectacle qui se glisse discrètement dans le printemps, comme une lettre éliminée qui vous laisse souriant ému, content. Il s'appelle *l'enfance* et se joue dans une belle cave blanche et voûtée de la maison de la poésie, devant une scène de spectacle. C'est peu, mais juste ce qu'il faut, pour être dans la bonne ambiance : celle d'un cabaret de souvenir de David Lescot qui nous emmène dans les colonies de vacances organisées par les militants juifs du Parti communiste français.

Ces colonies sont nées après la seconde guerre mondiale, à l'initiative de la Commission centrale de l'enfance (CCE), qui prenait en charge les enfants des déportés, fusillés, ou disparus. A ces orphelins, il s'agissait de redonner « le goût du bonheur » et de les souder dans l'idéal d'un avenir socialiste. Les colonies avaient lieu soit dans le bloc soviétique, soit en France, dans une trentaine d'endroits, dont le château du Roy, dans le Périgord, où est allé David Lescot, dès 1980. 1985. Avant lui, son père

était allé à Tarnac, dans les Landes. Des familles entières se sont ainsi passés les relais, et, aujourd'hui, la liste est longue de tous les anciens de la CCE, dont David Lescot dit qu'ils sont liés par un pacte, « à la vie à la mort ».

Tendresse et humour

Parmi eux, on compte Daniel Darcé, le directeur du Théâtre Antoine, l'auteur Jean-Claude Grumbérg et sa fille-Olga, le metteur en scène Gabriel Garran, le cinéaste Eric Rochant... David Lescot, auteur de pièces qui font leur chemin, parlait avec son frère Micha, comédien, qu'on a vu à l'autonomie 2007 dans *La Seconde Surprise de l'amour* de Marivaux, mise en scène par Luc Bondy. Les deux frères appartiennent à la dernière génération qui a connu les colonies de vacances de la CCE. En 1986, l'aventure s'est arrêtée, à la fois pour des questions financières, et parce que le cœur n'y était plus tout à fait.

Quand David Lescot arrive pour la première fois dans le Périgord, à 9 ans, il n'y a plus beaucoup d'enfants dont les parents sont communistes. C'est le cas de son père, qui a fait un bon bout de route avec le PCP, avant de pren-

dre ses distances. Mais, comme beaucoup, il envoie ses enfants en colonie pour qu'ils apprennent le sens du collectif, et parce qu'il y a été très heureux, tout simplement. Tout cela est raconté avec beaucoup de tendresse et d'humour dans *La Commission centrale de l'enfance*, qui est au départ un texte écrit en 2005 pour la radio, avec les contraintes afférentes, dont celle du temps : moins d'une heure. En passant à la scène, David Lescot ne change pas la règle, et c'est tant mieux. Ramassés, les souvenirs restent pudiques. Ce sont ceux d'un homme de 37 ans qui sait très bien que le bonheur est dans le présent, d'un temps où l'avenir était grand ouvert.

« Tout ce que je sais, je l'ai appris dans ce qui restait des colonies de vacances imaginées par les juifs du Parti communiste français juste après la guerre... », dit en commençant David Lescot. Il est assis sur un tabouret, avec une guitare. Pas n'importe laquelle : c'est une guitare tchécoslovaque de 1964, une Tornado rouge, idéale pour do et le ton de semaines d'été où « *Hercès tu you, Nicolita and Barré* », d'Joan Baez, résonne dans le parc communiste d'un château - communisme - avec des moniteurs - com-



David Lescot et sa Tornado rouge, une guitare tchécoslovaque de 1964. VINCENT PONTÉ/CITEN-SCÈNE

munistes - qui, pour le 14 juillet, font jouer aux enfants les pièces progressistes de Bertolt Brecht.

Lesquels enfants s'amuse, avant tout, en se frottant à la vie en commun, aux virées des garçons sous les tentes des filles, ou, aux descentes en canoé-kayak, qu'ils aiment à David Lescot une irrémédiable nostalgie. Il en fait une petite chanson, qui s'ajoute aux grandes qu'on lui apprendait. Sa préférence avait pour refrain : « *Nous voulons chasser la haine pour toujours / Pour*

BRIGITTE SALINO
La Commission centrale de l'enfance, de et par David Lescot - Maison de la poésie, passage Moitte 1157, rue Saint-Martin, Paris-3. M. Rémy Buteau, Les Halles, Tél. : 01-44-54-53-00. www.maisondelapoiesieparis.com. Du mercredi au samedi à 19 heures, dimanche à 15 heures. De 8 à 16 €. D'après, heure. Jusqu'au 15 juin.

Les choix de l'Obs

Sorties CD

● Pop

The Mabuses :
« Mabused ! »



Kim Fahy est un de ces excentriques anglais (pléonasme) dont on raffole. En 1993, il faisait paraître sous le nom un bijou de pop surréaliste qui n'a pas pris une ride, puis un maxi raté, avant de disparaître. Et, ô surprise, après une collaboration avec notre J.P. Nataf, ex-Innocents (dont il reprend « Sugarland »), le voici avec ce machin merveilleusement tarabiscoté où l'on jurerait assister à une jam entre les Beach Boys, les Beatles, XTC, les High Llamas et les Super Furry Animals. Qui dit mieux ? (*Abeille Musique*) **B. L.**

● Chanson

Mademoiselle K :
« Jamais la paix »



Après « Ça me vexe », voici venu le temps du crucial deuxième album pour Mademoiselle K, le groupe de Katerine Gierak. Cette bête de scène, cette vraie rockeuse livre un disque bourré de cette énergie qui fait tout le sel de son art. Toute guitare dehors, elle évoque les griffures de la vie avec une poésie rugueuse écrite d'une encre couleur sang, qui dévoile la face B de l'existence. En voilà une qui chante bien et reste exigeante sur la production - une rareté. « Le Vent de la fureur » qui ouvre ce disque ne le quittera plus. « A quoi je sers ? » demande-t-elle. A nous ravir, Mademoiselle. (*Delabel*) **S. D.**

Jazz & Groove

Roy Hargrove & RH Factor, MC Solaar et Ron Carter

S'il a été découvert par Wynton Marsalis, le trompettiste Roy Hargrove, 39 ans, ne partage pas le purisme de son mentor. Convaincu, comme Quincy Jones, que le hip-hop est un enfant lointain du be-bop, Roy Hargrove, pour les réunir, a monté le RH Factor, un collectif qui livra en 2003 « Hard Groove » (Verve), un premier disque où jazz comme rap laissent tous deux des plumes... Ce soir, il invite notre MC Solaar national et Ron Carter, le bassiste du deuxième quintet de Miles Davis. L'affiche est séduisante. Tiendra-t-elle ses promesses ? **B. L.**

Le 30 mai, Théâtre du Châtelet ; 01-40-28-28-40.



Orchestra Baobab

Afrique

Orchestra Baobab
A Nick Gold, patron de l'indispensable label World Circuit, on devait déjà l'aventure du Buena Vista Social Club et la découverte en Occident d'artistes comme Ali Farka Touré. Voici qu'il vient de réactiver l'Orchestra Baobab, un des trésors de

la musique sénégalaise des années 1970. Après avoir réédité vers 2001 quelques raretés (« Pirates Choice »), Gold a convaincu le groupe de retourner en studio enregistrer trois CD, dont le bien nommé « Specialist in All Styles ». Bonheur de retrouver cette musique au charme intact, mélange de musique cubaine, de mbalax sénégalais, de cuivres jazz, de voix griotiques et de guitares tournoyantes... **B. L.**

Le 3 juin, Cabaret Sauvage ; www.cabaretsauvage.com

Lyrique

Porgy and Bess

Pas trop tôt ! Pour la première fois, Paris échappe au « Porgy and Bess » de Houston avec mer en plastique et cabane en carton vu et revu au Palais des Congrès, au Châtelet, à la Bastille. Reprenons à zéro. La chorégraphe sud-africaine de parents slaves Robyn Orlin, « loin de vouloir donner une interprétation trop précise et univoque de l'œuvre, cherchera plutôt à en capter l'énergie subversive et poétique » par des moyens en vogue : corps meurtris et vidéo documentaire tournée non dans le quartier noir de Charleston en 1935, mais en Afrique, aujourd'hui. Drame et tubes immortels des frères Gershwin, plateau excitant, orchestre itou, à la baguette l'expert anglais Wayne Marshall : ça remue Salle Favart. **I. A. A.**

Du 2 au 20 juin, Opéra-Comique ; 0825-01-01-23.



Robyn Orlin

Théâtre

David Lescot

On rangera à la hauteur du « Je me souviens » de Georges Perec « la Commission centrale de l'enfance » de David Lescot, qui rassemble des souvenirs de ces étés passés dans les colonies de vacances fondées après-guerre par les juifs communistes pour les enfants de disparus (elles existèrent jusqu'en 1980). « Est-ce qu'il fallait encore consoler les enfants de ces enfants-là ? » glisse Lescot dans un sourire. Sans pathos ni racolage, s'accompagnant d'une guitare électrique rouge, il raconte comment là-bas il s'est initié à Brecht, aux lendemains qui devaient chanter et aux filles. Les émois ados de ses « colos » se glissent, ombres furtives, et avec eux les enfances orphelines, les moniteurs militants et les utopies d'après-guerre. Une grande petite heure de spectacle, bouleversante et mutine. **O. Q.**

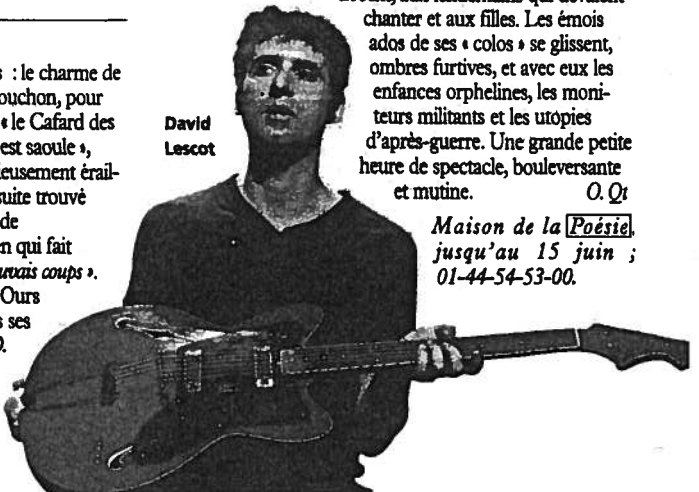
Maison de la Poésie, jusqu'au 15 juin ; 01-44-54-53-00.

Chanson


Ours

Plus de trente mille albums vendus : le charme de M. Ours a opéré. Ours (Charles Souchon, pour l'état civil) s'est fait connaître avec « le Cafard des fanfares » puis avec « Quand Nina est saoule », deuxième succès. D'une voix gracieusement éraillée, cet ancien graphiste a tout de suite trouvé son style et une manière bien à lui de raconter les sentiments au quotidien qui fait rimer « Bisous dans le cou » et « Mauvais coups ». Auteur, compositeur et interprète, Ours tenait à insuffler de la légèreté dans ses chansons. Il y est parvenu. **S. D.**

Le 4 juin, la Cigale ; 01-49-25-81-75.



David Lescot

SCÈNES**ONE-MAN-SHOW
LA COMMISSION CENTRALE
DE L'ENFANCE
DE ET PAR DAVID LESCOT**

Il y a des épopées graves et minuscules qui se racontent à voix basse, tête penchée. Comme si on ne savait que trop leur condition de petites choses précieuses et périssables. On en vient à se cacher au fond d'une cave, à s'asseoir devant des assemblées microscopiques et à murmurer son modeste racontage. Avec la prudence d'un poète. Ainsi, au printemps dernier, David Lescot, auteur et interprète de *La Commission centrale de l'enfance*, recevait-il qui le voulait dans les sous-sols de la Maison de la poésie (Paris). Composée de Juifs communistes, cette Commission, qui a réellement existé, avait pour objet d'organiser dans l'après-guerre les vacances, notamment, des enfants de parents juifs disparus au cours de l'Holocauste. Le petit Lescot lui-même fut embarqué dans l'aventure de ces colonies de vacances d'un autre âge. Un autre âge ? Celui de l'Internationale, du communisme, de la guerre et de sa mémoire multiple, de l'espérance, du monde coupé en deux, du monde qui forcément allait devenir meilleur... Avec trois fois rien, une histoire vraie arrivée à des gens vrais, une guitare électrique rouge, des accords pinçés ou plaqués, un parler-chanter d'une simplicité biblique, un timbre clair et envoûtant, Lescot nous transporte au sein d'une espèce de compagnie humaine baroque, totalement anachronique, qui tremble et serpente à travers les nœuds que fait la grande histoire lorsqu'elle se mélange à la petite histoire. **DANIEL CONROD**

Jusqu'au 9 novembre à la Maison de la poésie,
Paris 3^e. Tél. : 01-44-54-53-00.

ET AUSSI

DANSE ★★ Dans la série « monologue de la vie d'une femme », *Schritte Verfolgen II - Reconstruction 2007* (« suivre ses propres pas »), de la chorégraphe allemande **Susanne Linke**, 64 ans, est une incongruité, créée en 1985. Un quatuor saisit une femme sous pression à travers une série de tableaux électriques. Sur une bande-son aux humeurs perturbées, cette pièce d'une blancheur clinique est à double vitesse : elle offre un observatoire de l'évolution de la danse et sublime une souffrance d'enfance de la chorégraphe, une méningite qui la priva de la parole jusqu'à l'âge de 6 ans.

Jusqu'au 25 octobre au Centre national
de la danse, Pantin (93). Tél. : 01-41-83-98-98.

SCENES

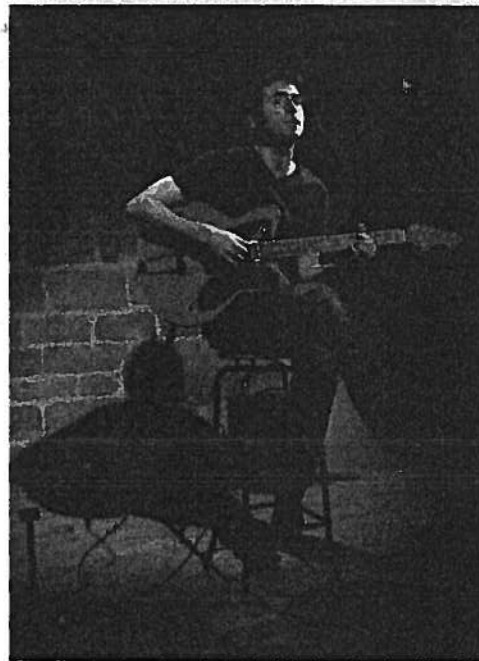
La Commission centrale de l'enfance de et par David Lescot

Jusqu'au 22 juin à la Maison de la Poesie, Paris III*,
www.maisondelapoesieparis.com

Retour aux colonies de vacances. David Lescot parle à la première personne et replonge avec sensibilité dans le temps de l'apprentissage, de la découverte et des émois amoureux.

La voix est douce comme le souvenir. Rythmée par le swing léger d'une guitare à peine électrisée, elle nous transporte en d'autres temps pas si lointains. Assis sur un tabouret de bar, seul face au public, David Lescot évoque les années heureuses mais aussi formatrices des colonies de vacances. Son récit à la fois parlé et chanté procède par bribes et allers-retours. La colonie où il se retrouve tous les étés dans le Périgord n'est pas tout à fait comme les autres. Elle est gérée par la Commission centrale de l'enfance (ou CCE), une association créée par les Juifs communistes français après la Seconde Guerre mondiale, à l'origine pour les enfants des disparus en déportation. Faute de moyens, ces colonies cessèrent d'exister à la fin des années 1980. Dans le spectacle, David Lescot privilégie le regard de l'enfant, avec ses interrogations, ses étonnements. A travers son récit, la petite histoire rejoint la grande. Comme pour ce film, par exemple, où avec ses camarades ils doivent jouer le rôle de leurs parents. Et puis on chante beaucoup au CCE, des airs anachroniques qui rêvent d'un monde meilleur ou rendent hommage à Maurice Thorez, "Nous voulons chasser la guerre pour toujours", "Nous bâtirons des lendemains qui chantent", "Nous marchons dans la nuit profonde". La colonie, c'est aussi le temps de l'apprentissage, de la découverte, des premiers émois amoureux. Une nuit, il se fait prendre lors d'une descente au dortoir des filles. Terrorisé par la sanction qu'il imagine impitoyable, il ne s'en sort

finalement pas trop mal. Les souvenirs remontent comme par bouffées au fil de ce récit profondément émouvant dans sa délicatesse et sa simplicité. David Lescot ne s'était encore jamais exprimé à la première personne, ce dramaturge et metteur en scène talentueux cultivant plutôt la discrétion. Pourtant, à la suite de pièces comme *L'Amélioration*, *Un homme en faillite*, *L'Instrument à pression* ou *L'Européenne*, ce spectacle montre à quel point il fait partie aujourd'hui des auteurs qui comptent dans le paysage théâtral français. **Hugues Le Tanneur**



Télérama sortir

Du 18 au 24 juin 08

Théâtre

SÉLECTION CRITIQUE
PAR JOSHKA SCHIDLOW

LA COMMISSION CENTRALE DE L'ENFANCE

De David Lescot. Durée : 1 h. Jusqu'au 22 juin, 15h (dim.), 19h (du mer. au sam.), Maison de la poésie, 157, rue Saint-Martin, 3^e, 01 42 53 01 18-16 €).

Créée par les juifs communistes français après la Seconde Guerre mondiale, la Commission centrale de l'enfance avait fondé des colonies de vacances destinées aux enfants dont les parents avaient été déportés.

Après l'acteur Jean Lescot, c'est David Lescot, son fils, qui y fit de multiples séjours. Dont il garde à l'évidence un souvenir tenace.

Accompagné d'une guitare électrique tchécoslovaque des années 60, il exhume les chansons qui glorifiaient l'harmonie entre les peuples. Il égrène surtout une foule d'anecdotes où les organisateurs un brin pudibonds n'ont pas toujours le beau rôle. Le spectacle déclenche, on s'en doute, une éruption de nostalgie.

Au fil des ans, la conscience de classe et les idéaux marxistes, au grand dam des responsables, s'estompèrent. Dans le public se trouve évidemment beaucoup de ceux qui fréquentèrent ces lieux de villégiature et qui réservent une ovation à David Lescot, qui, tout de long, garde un ton léger, jamais ne sombre dans le pathos. Un invité différent, qui, enfant, connut ces centres de vacances, vient à chaque représentation dire qui un poème, qui une chanson.

La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini C'était la vie en rouge tendre

David Lescot a écrit et interprète la *Commission centrale de l'enfance*, parfait joyau sentimental qui nécessite quelques explications (1). Il s'agit de l'association créée par des Français juifs communistes après la Seconde Guerre mondiale, à l'origine pour les enfants des disparus. Entre autres activités sociales étaient organisées – jusqu'au milieu des années quatre-vingt du siècle dernier – des colonies de vacances en maints endroits du territoire. David Lescot, qui fut de ces petits colons rouges, se souvient sous nos yeux et brosse un touchant tableau de ce vert paradis, né de l'esprit de solidarité, alors abreuvé à une espérance qui n'apparut que plus tard comme illusion, mais pour l'heure ce n'était là que des groupes d'enfants, même si lestés à leur corps défendant d'une histoire lourde, qui apprenaient à grandir ensemble sous la conduite vigilante de moniteurs soucieux de les former à l'usage d'un monde qu'il importait de changer. Peut-on parler d'endoctrinement ? Pas plus sans doute qu'à l'école catholique et pas moins qu'à la synagogue ou chez des scouts de toute obéissance. Bref, David Lescot, qui fit partie de ces jeunes troupes lancées l'été à l'assaut joyeux des campagnes de France, cède à un mouvement proprement proustien de la mémoire en revenant, à la première personne du singulier, sur cette histoire où, dit-il, « il est question de conscience politique, de l'usure d'un espoir, de règles strictes, d'idéologie tenace, de transgressions en tous genres, d'éveil des sens... ».

« C'est tendre et profond, et tout ce qu'il entreprend porte la marque de l'intelligence et du tact. »

« C'est tendre et profond, et tout ce qu'il entreprend porte la marque de l'intelligence et du tact. »

On ne fait pas plus simple. Un tabouret et une guitare électrique tchécoslovaque, antédiluvienne (des années soixante), de marque « Tornado ». David Lescot, mince jeune homme, en toute timidité à moitié feinte, revient donc par bribes sur ces années-

là, raconte par exemple l'odyssée nocturne au cours de laquelle il se fit choper sous la tente des filles, égrène les noms de ces nombreuses colonies sur la carte de France, certains des locaux les abritant ayant été confisqués à des collabos... Chemin faisant, il chante de ces paroles d'époque (« En avant jeunesse de France... », entre autres) que vendredi dernier un public d'anciens ressortissants de la Commission centrale de l'enfance fredonnait avec lui. Les larmes venaient aux yeux, car c'est tendre et profond et tout ce qu'il entreprend porte la marque de l'intelligence et du tact.

Sur trois saisons, la Comédie-Française s'associe au Théâtre de Gennevilliers pour des sujets classiques revisités. Cela a commencé avec *la Petite dans la forêt profonde*, de Philippe Minyana, d'après un passage des *Métamorphoses* d'Ovide. Marcial Di Fonzo Bo signe la mise en scène (2). On sait qu'un épisode de *Titus Andronicus*, de Shakespeare, s'appuie sur le même modèle : une fille violée, dont la langue a été coupée, dénonce l'auteur de son martyre au moyen d'une broderie. Grâce à un subterfuge inspiré par l'esprit de la sœur de la victime, le violeur démasqué dévorera son propre fils accommodé en pâté de tête... Nous voici, à l'évidence, dans le registre de l'anthropophagie sublime par le biais d'un conte à visée cathartique. C'est bien sous l'angle du conte que Minyana prend la chose, qu'il simplifie à outrance, en réduisant son lexique à la portion congrue, avec quelques tournures et expressions bien d'aujourd'hui, qui vulgarisent passablement l'affaire, quitte à l'émonder de ses initiales fleurs de rhétorique, capables seules de parer la crudité brute du fait-divers sanglant. Dans une scénographie minimaliste (d'Anne Leray, également responsable des costumes) et des lumières (Yves Bernard) mâtinées de pénombre, Catherine Hiégel, artiste par essence protéiforme, joue d'abord la fillette abusée avant d'interpréter sa sœur, la reine vengeresse, tandis que Benjamin Jungers (qui fait un charmant Chérubin dans *le Mariage de Figaro*, salle Richelieu) tient successivement les rôles du violeur et de son père qui l'ingère. L'ensemble, sous le regard pressé d'un homme (Raoul Fernandez) déguisé en suivante, ne témoigne pas d'une grande invention. Ni rugueuse naïveté propre aux anciens contes de nourrice, ni hardie sophistication (à part, peut-être, quelques bouffées musicales empruntées à Heiner Goebbels), la chose, ma foi, va son train-train cannibale sans trop d'appétit.

(1) À la Maison de la poésie jusqu'au 22 juin.
(2) Jusqu'au dimanche 15 juin.



VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE

"Beyrouth Hôtel", de Rémi De Vos

On dit que pour écrire « Impressions d'Afrique » l'excentrique Raymond Roussel a séjourné sur place sans sortir de sa chambre. Le héros de Rémi De Vos est ainsi. Ce dramaturge français qu'un metteur en scène libanais fait lanterner moisit lui aussi toute la journée à l'hôtel. Pas moyen de l'en extirper. Il ne va pas plus loin que le hall d'entrée. Aucune envie de visiter Beyrouth. L'établissement est désert. Il ne s'agit pas d'un hôtel de passe, mais le premier soir, quand il a demandé combien coûtait la nuit, la réceptionniste a répondu : « Avec ou sans moi ? » Il l'a envoyée sur les roses. En d'autres temps il n'aurait pas dit non, mais il n'a vraiment pas la tête à ça. Sa femme vient de le quitter. La reconquérir ? Facile à dire, elle ne décroche pas le téléphone. Ultime recours : laisser des messages d'amour sur le répondeur en espérant qu'elle fléchira. Pendant ce temps, nouvelles avances de l'agouillante Libanaise. Qu'il repousse encore. Tout en prenant chaque jour plus de plaisir à sa conversation... Rémi De Vos, c'est l'auteur qui monte. Principale qualité, l'impalpabilité de son humour et sa mélancolie. On comprend qu'un acteur comme Niels Arestrup ait eu envie de mettre en scène et danser avec la charmante Isabelle Le Nouvel cette payane d'une douceur déchirante.

■ Jacques Nerson

♥♥ Mise en scène de Niels Arestrup. Studio des Champs-Élysées, 15, avenue Montaigne (8^e), 01-53-23-99-19. M^o Alma-Marceau. A 19h du mardi au dimanche. Texte édité chez Actes Sud-Papiers.



Isabelle Le Nouvel et Niels Arestrup.

Vincent Ponier/CIT en scène

C'EST NOUVEAU

♥♥ European

D'après Patrick Ourednik. Mise en scène de Laure Duthilleul. Théâtre Pépinière Opéra 7, rue Louis-le-Grand (2^e). 01.42.61.44.16. M^o Opéra. 25 €, TR 10 € (-26 ans mar., mer., jeu.). Du jeudi 23 au samedi 25, et les mardi 28, mercredi 29 à 19h. Au début, on est déconcentré. Ces deux jeunes gens qui alignent faits et dates sans les développer ne vont-ils pas nous lasser ? Loin de là, une image peu à peu se précise. Chaque événement évoqué devient une espèce de pixel. Et le portrait de l'Europe au XX^e siècle qui sort du révélateur est fascinant. Terrible et dérisoire. Déjà l'ouvrage de Patrick Ourednik représentait un défi. Laure Duthilleul et ses acteurs, Jonathan Manzambi et Sharif Andoura, le transmutent en théâtre : chapeau.

◆ Incendies

De Wajdi Mouawad. Mise en scène de Stanislas Nordey. Théâtre national de la Colline 15, rue Malte-Brun (20^e). 01.44.52.52.52. M^o Gambetta. 27 €, TR 13 €, 22 €. Du jeu. 23 au sam. 25, et le mar. 29 à 20h30; le dim. 26 à 15h30; le mar. 28 à 19h30. À la lecture du testament de leur mère, Jeanne et Simon découvrent avec stupeur que leur père est toujours de ce monde, et aussi qu'ils ont un frère. Ils partent à leur recherche, sillonnant un pays innommé qui n'est pas sans rappeler le Liban où l'auteur est né. Stanislas Nordey désapprouve-t-il l'aspect saga de la pièce ? Tout dans sa mise en scène, le ton déclamatoire des acteurs, leur gestuelle outrancière, leur station face au public, tout va à l'encontre du texte. Le pensum dure 3h20.

♥♥ Ivanov

D'Anton Tchekhov. Mise en scène de Philippe Adrien. Cartoucherie-Théâtre de la Tempête route du Champ-de-Manœuvre (12^e). 01.43.28.36.36. M^o Château-de-Vincennes, puis navette Cartoucherie ou bus 112. 18 €, TR 10-13 €. Du jeudi 23 au sam. 25, et les mar. 28, mer. 29 à 20h; le dim. 26 à 16h. La traduction de Philippe Adrien et Vladimir Ant ? Tonique et décapante. La mise en scène ? Intelligente, comme toujours avec Adrien. Florence Janas, Alexandrine Serre, Etienne Bierry, Jean-Pol Dubois ? Irréprochables. Seule réserve, le manque de séduction de Scali Delpeyrat. Sans vouloir le mettre en contraste avec Eric Elmosnino, inoubliable dans la version d'Alain Françon (2004), il devrait davantage faire sentir à quel point Ivanov pouvait être séduisant avant de sombrer dans la dépression.

◆ Parle-moi d'amour

De Philippe Claudel. Mise en scène de Michel Fagadau. Comédie des Champs-Élysées 15, avenue Montaigne (8^e). 01.53.23.99.19. M^o Alma-Marceau. 15-55 €. Les jeudi 23, vendredi 24, et les mardi 28, mar. 29 à 21h; le sam. 25 à 16h30, 21h. Retour de dîner en ville, elle et lui (Caroline Silhol et

Michel Leeb) s'engueulent. Frappent de préférence en dessous de la ceinture. Se vautrent dans leur fange. Le romancier Philippe Claudel croit-il que le théâtre autorise l'absence totale d'intrigue ? Cet échange d'ordures à jet continu est aussi monotone que si l'on voyait un couple réduire des assiettes en miettes pendant 1h30. Après quoi, miraculeusement réconciliés, ils vont se coucher, apaisés. Nous laissant au bord de la nausée.

◆ Une Chambre à soi

De Virginia Woolf. Mise en scène d'Anne-Marie Lazarini. Artistic-Athévains 45 bis, rue Richard-Lenoir (11^e). 01.43.56.38.32. M^o Voltaire. 30 €, TR 10 €, 20 €. Le jeudi 23, et le mercredi 29 à 19h; le vendredi 24 à 20h30; le samedi 25 à 16h, 20h30; le dimanche 26 à 16h; le mardi 28 à 20h. Prononcée en 1928 à Cambridge, cette conférence de Virginia Woolf est devenue la pierre angulaire du féminisme. Elle vise à prouver que, même si elle avait été aussi géniale que son frère, la sœur de Shakespeare eût été empêchée par une société phallocrate de créer une œuvre d'envergure. Ce n'est pas sur l'argumentation, c'est sur le manque d'imagination de la mise en scène d'Anne-Marie Lazarini, la superfluité du décor et la monotonie d'Edith Scob que le spectateur achoppe.

♥♥ L'Apprentissage

De Jean-Luc Lagarce. Mise en scène de Sylvain Maurice. Théâtre les Déchargeurs - salle Vicky-Messaïa 3, rue des Déchargeurs (1^{er}). 08.92.70.12.28. M^o Châtelet. RER Châtelet-les-Halles. 13,5-18,5 €. Du jeudi 23 au samedi 25, et les mardi 28, mercredi 29 à 19h. Sortant du coma, le narrateur recouvre progressivement l'ouïe, la vue, la parole. Son mal n'est pas appelé par son nom mais répand la terreur. Ne vient-il pas d'emporter le jeune occupant de la chambre voisine ? Impuissant à se faire comprendre, le malade se retrouve entièrement à la merci du personnel hospitalier. Le style tâtonneur de Lagarce, fait de phrases enroulées sur elles-mêmes, traduit bien son désarroi. Dirigé par Sylvain Maurice, Alain Macé sert le texte sans bavure. C'est superbe.

♥♥ Chat et souris

De Ray Cooney. Mise en scène de Jean-Luc Moreau. Théâtre de la Michodière 5, rue de la Michodière (2^e). 01.47.42.95.22. M^o Opéra. 8-44 €. Les jeu. 23, ven. 24, et les mar. 28, mer. 29 à 20h30; le sam. 25 à 17h, 20h30; le dim. 26 à 15h. Ray Cooney ne fait pas dans la dentelle mais ses ca-

leçonades peuvent être désopilantes. Surtout lorsqu'il nous entraîne dans la pure dinguerie. Jean Martin est bigame. Pas d'ancroche, jusqu'au jour où la fille qu'il a eue de sa première femme chatte sur internet avec le gargon que la seconde lui a donné. Comment empêcher ses vies parallèles de se rejoindre ? Jean-Luc Moreau et Francis Perrin, le copain alibi, font la paire. Ils sont dignes de Poiret et Serrault. La salle rugit de joie.

♥♥♥ Le Cirque invisible

Mise en scène de Victoria Chaplin et Jean-Baptiste Thiérré. Théâtre du Rond-Point 2 bis, av. Franklin-Roosevelt (8^e). 01.44.95.98.21. M^o Franklin-D-Roosevelt, Champs-Élysées-Clemenceau. 33 €, TR 10-24 €. Du jeudi 23 au samedi 25, et les mardi 28, mercredi 29 à 21h; le dimanche 26 à 15h. Le Rond-Point peut se féliciter d'héberger le spectacle de la fille et du gendre de Charlot, qui avait déjà fait un tabac en 2007. C'est un feu roulant de trouvailles. Les farces-atrappes de Jean-Baptiste sont pleines de poésie et les costumes de Victoria, pur génie. Par exemple quand, munis d'ombrelles et d'éventails, le couple se métamorphose en insectes. Ce surréalisme qui ne se prend pas au sérieux plongera tout un chacun, quel que soit son âge, dans le ravissement.

♥ La Contrebasse

De Patrick Süskind. Mise en scène d'Elisabeth Vitail. Poche-Montparnasse 75, boulevard du Montparnasse (6^e). 01.45.48.92.97. M^o Montparnasse-Bienvenue. 20-32 €, TR 10 €. Du jeudi 23 au samedi 25, et les mardi 28, mercredi 29 à 21h. C'est Jacques Villeret qui a créé ce monologue voici dix-huit ans. À l'époque, son alcoolisme se confondait si bien avec celui du personnage que le spectacle en devenait impossible à regarder. On peut dire que Stéphane Bierry, aussi déchirant que cocasse, permet aujourd'hui de découvrir la pièce. Très touchante, la confession de ce musicien resté obscur parce qu'il joue de la contrebasse, instrument voué dans l'orchestre aux rôles secondaires et pour lequel aucun compositeur important n'écrit jamais de solo...

♥ Des gens

D'après Raymond Depardon. Mise en scène de Zabou Breitman. Petit Montparnasse 31, rue de la Gaîté (14^e). 01.43.22.77.74. M^o Montparnasse-Bienvenue. 18-34 €, TR 10 €. Du jeudi 23 octobre au samedi 25 octobre, et les mardi 28 octobre, mercredi 29 octobre à 19h; le dimanche 26 octobre à 15h30. Interprétant à eux-seuls les petites gens filmées par Depardon dans « Urgences » et « Faits divers », Zabou Breitman et Laurent Lafitte accomplissent une performance d'acteurs au-dessus de tout éloge. Cela n'empêche pas qu'à la sortie, si admiratif qu'on soit, on

LES JOLIES COLONIES DE VACANCES

"La Commission centrale de l'enfance", de David Lescot

Le premier mot qui vient à l'esprit pour définir le spectacle est élégance. Tout en s'accompagnant d'une guitare électrique tchèque de la période yé-yé, David Lescot raconte, sous forme de récitatifs peu éloignés du slam, ses vacances dans les colos créées après guerre par des juifs communistes français à l'intention des fils et filles de déportés. Tout en expliquant qu'au moment où il y est allé, dans les années 80, bien des juifs communistes n'étaient plus très juifs ni très communistes. N'empêche que leurs rejets entonnaient encore à l'époque des hymnes à Maurice (Thorez). Rien ne serait plus facile que de juger a posteriori ces militants et de se moquer de leur naïveté. Voilà bien ce que David Lescot s'interdit. Son regard sur le passé est amusé mais tendre, et plein de nostalgie. La soirée est légère. On ne ricane pas, on rit, c'est meilleur. En totale complicité avec le ménestrel.

■ Jacques Nerson

♥♥♥ Jusqu'au 9 novembre. Maison de la Poésie, passage Molière, 157, rue Saint-Martin (3^e); 01-44-54-53-00. M^o Les Halles ou Rambuteau. A 21h du mercredi au samedi. Le dimanche à 17h.

Libération

31 mai – 1^{er} juin 08

POÉSIE

ENFANCE

Les jolies colonies de vacances, version pionnier... Le comédien David Lescot se rappelle ses séjours dans les «colonies» organisées par la Commission centrale de l'enfance, organisme créé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, par des juifs communistes français.

De ses souvenirs, il a fait, comme il le dit, un «*petit poème épique*», où il raconte, scande, chante en s'accompagnant d'une guitare électrique garantie Tchécoslovaquie années 60. C'est un spectacle sur un fil, qui joue sur la nostalgie, avec un sourire où pointe un certain désabusement. En prime, quelques perles, notamment des extraits de chansons politiquement correctes de l'époque.

◀ RENÉ SOLIS

► Maison de la Poésie, 157, rue Saint-Martin
75003. Du mercredi au samedi à 19 h, dimanche
à 15 h. Jusqu'au 15 juin. Rens. : 01 44 54 53 00.

Au temps où naissent et meurent les utopies

Dans un spectacle à la saveur intime et universelle, David Lescot fait revivre les étés passés dans les colonies de vacances créées par l'association des juifs communistes

LA COMMISSION CENTRALE DE L'ENFANCE de David Lescot
Maison de la poésie à Paris

David Lescot est un idéaliste qui ne pleure pas les utopies perdues. Homme de théâtre et d'écriture, il goûte une certaine poésie de la désillusion sans renoncer à la joie des aventures collectives. *La Commission centrale de l'enfance*, dont il est l'auteur, le metteur en scène et l'interprète, porte l'empreinte d'une mélancolie dénuée d'amertume. Dans l'am-

biance intime des sous-sols voués de la Maison de la poésie il est seul en scène. Une guitare l'accompagne. Pas n'importe quelle guitare : un instrument tchécoslovaque de 1964, de la marque Jo Lana, série Tornado. Cln d'œil direct à l'univers politique qui imprègne ce spectacle à caractère fortement autobiographique.

« J'ai tendance à me protéger de la fusion et des débordements d'émotion. »

Né en 1971, David Lescot y raconte les étés passés à la Commission centrale de l'enfance (CCE), dénomination froidement hiérarchique ne reflétant pas la noble mission de l'association créée par les juifs communistes après la Seconde Guerre mondiale : accueillir, le temps des vacances, les enfants des disparus.

Des années durant, des générations de gamins de toutes origines se sont succédé dans ces colonies laïques, ouvertes aux quatre coins de la France. C'est dans le Périgord, au château du Roc, que le jeune Lescot - tout comme son frère cadet Micha, talentueux comédien - s'est nourri de grand air, de joies partagées, de découvertes (jouer Brecht à 11 ans!) et de rituels (plus ou moins désuets...) qui font les valeurs d'un homme. « *De mes séjours à la CCE, il me reste des ferments qui n'ont cessé de grandir. C'était un endroit merveilleux d'utopie, et pas seulement politique. Je fais du théâtre pour recréer ces sentiments-là* », explique-t-il.

Son texte se présente comme « un petit poème épique », dont la part éminemment personnelle est enveloppée sous le voile pudique du rythme musical et de la scansion poétique. « *J'ai tendance à me protéger de la fusion et des débordements d'émotion. J'aime beaucoup les acteurs baroques,*

mais ma manière à moi est plutôt dans la mesure et dans l'économie de moyens », sourit-il. Baigné de théâtre depuis l'enfance, le fils du comédien Jean Lescot a fait un détour par l'université - où ce normalien enseigne toujours à Nanterre, en section Arts du spectacle - avant d'y revenir, par l'écriture. *La Commission centrale de l'enfance* s'inscrit dans une œuvre déjà riche, couronnée l'an dernier du grand prix de littérature dramatique. Avec délicatesse, humour et sensibilité, David Lescot extrait de sa mémoire des souvenirs où s'imbriquent le bonheur de la jeunesse, la fuite d'un temps révolu, l'échec d'une utopie dépassée et le secret espoir de la voir renaître. Ensemble.

BRUNO BOUVET

Jusqu'au 9 novembre
RENS. : 01.44.54 53 00. Puis du 16 au 18 décembre à Lorient, le 11 février à Aix-en-Provence. Le texte de la pièce est paru aux Éditions Actes Sud-Papiers (16 €)

Samedi 07 Juin 2008

Les critiques théâtre du *JDD*

Par le service culture
du Journal du Dimanche

Commission Centrale de l'Enfance***

Maison de la Poésie, Passage Molière, 157 rue Saint-Martin, 3e. 01 44 54 53 00. Jusqu'au 22 juin.

Après la Seconde guerre, une association de juifs communistes créa la Commission centrale de l'enfance pour que les enfants des disparus puissent partir en vacances. Grâce à elle, plusieurs générations connurent les joies des colonies de vacances et leur lot de découvertes et d'émois. David Lescot y est allé, comme, avant lui, son père, Jean. Pour scander les souvenirs heureux, il gratte une guitare, pas n'importe laquelle, une Tornado, d'origine tchèque, des années 50. Le temps reflue sous ses doigts comme sous les coups de pédale de Sami Frey égrenant *Je me souviens* de Perec. Sur un ton égal, mezzo voce, dans une simplicité de style merveilleuse, Lescot revoit, comme on regarde dans un miroir, les instantanés de la jeunesse, quand les chants exaltaient la foi dans le communisme, l'espérance et la paix. C'est drôle, infiniment tendre, d'une nostalgie qui est toujours ce qu'elle était. A.C.

Coup de cœur



David Lescot reprend son spectacle « La commission centrale de l'enfance ». Comme lui, on pourrait chanter allégrement, « Les jolies colonies de vacances, merci papa, merci maman ! ». Sauf que sa colo a lui, elle n'était pas tout à fait comme les autres. Elle a été créée par les juifs communistes français après la Seconde Guerre mondiale, pour les enfants des disparus. « Pour donner du bonheur, pour consoler », puis cela a perduré, les enfants, des enfants y ont usé leur fond de culotte. Le jeune David s'y est rendu dans les années 80. Le monde avait bien changé. « Il y avait ceux dont les parents étaient juifs et communistes, ceux dont les parents n'étaient pas juifs mais communistes, ceux dont les parents n'étaient plus communistes mais toujours juifs ». S'accompagnant d'une guitare électrique tchécoslovaque, qu'il utilise comme une guitare sèche, et parce qu'il n'y a « pas de colo sans guitare, ni de guitare sans colo », David Lescot nous entraîne durant une belle heure, dans un long et beau poème épique et chante. Ce troubadour, on l'adore. **M-C.N.**

Maison de la poésie.

critique 11

LA COMMISSION CENTRALE DE L'ENFANCE

MUSICIEN, AUTEUR ET METTEUR EN SCÈNE, DAVID LESCOT RÉVEILLE SES SOUVENIRS D'ENFANCE DANS UN RÉCIT INTIME QUI CROISE LES ESPOIRS DES ANNÉES D'APRÈS-GUERRE. SIMPLEMENT PRÉCIEUX.

La « Commission centrale de l'enfance » : sobre, presque roide, l'allure officielle, l'estampille sonne comme une directive administrative, voire une mystérieuse officine réglementaire perdue dans les dédales bureaucratiques. Écourtée en sigle majuscule, plus intime, la « CCE » évoque pourtant au cœur de certains les rires d'été, les aventures collectives, les virées nocturnes et les premiers émois sensuels : les colonies de vacances. Fondée en 1947 par des Juifs communistes français pour les enfants de déportés, cette association regroupait donc les maisons d'accueil où des milliers de gamins, méthodiquement classés en petits, moyens, grands, pré-ados 1, pré-ados 2 et ados, ont dévoré les plaisirs et les affres de la vie communautaire, du sport et du théâtre, avec la foi cruelle et incassable de la jeunesse. David Lescot, qui fréquenta assidûment cette institution dans les années 80, tire les fils de cette histoire nouée autour des espoirs de l'après-guerre, qu'il tresse avec ses souvenirs et peut-être même quelques autres récits brodés au lointain par l'imaginaire. Où il est donc question de tournois de volley-ball, de jeux olympiques en culottes rouges, de canoë-kayak à Trélissac, de Brecht et de sauce rémoulade, de Maurice Thorez, de descentes frissonnantes dans la tente des filles et de course non moins haletante dans le parc.

UNE DRÔLERIE DÉSENCHANTÉE

Et puis de chants, toujours flamboyants, toujours fièrement lancés au front de l'avenir radieux. Et puis aussi de guitare. « *Ça évidemment ça participe de l'accord intime, du pacte profond qui existe entre la colonie de vacances et la guitare. (...) Et il ne m'avait pas échappé à moi, le pouvoir de celui qui prenait la guitare.* » Aujourd'hui, David Lescot partage d'ailleurs la scène avec une Jo Lana, pré-nommée « Tornado », magnifique guitare électrique tchécoslovaque des années 60, modèle très rare. Rouge. Éclatant. « *C'est pour faire troubadour, griot, rhapsode* », dit-il. Musicien, auteur, acteur et metteur en scène, David Lescot croise anecdo-



David Lescot raconte la faillite héroïque de l'utopie communiste

tes et chronique historique, saynètes chantonnées et souvenirs dialogués, le « je » et le « nous ». Il raconte, guitare en mains, l'humour au coin des mots, la générosité humaniste portée par le communisme, les certitudes aveuglées de l'idéologie, l'usure de l'espoir laminé en slogan. Il dit la faillite héroïque d'une épopée, mais aussi l'apprentissage de la transgression, l'éveil des sens au temps de l'adolescence, avec une drôlerie désenchantée, un peu mélancolique, finalement cinglante, qui glisse dans les commissures du cœur. Ce soir-là, Gabriel Garran était dans la petite assemblée du public, serré sous la voûte de pierre. Le grand monsieur du théâtre, comme on dit pour résumer l'œuvre d'une vie, était moniteur à la CCE en 1949. Il a chanté. Un de ces chants justement qui veulent croire aux lendemains heureux. Il était debout.

Gwénola David

La Commission Centrale de l'Enfance, texte et interprétation de David Lescot, jusqu'au 15 juin 2008, à 19h, sauf dimanche à 15h, relâche lundi et mardi, à la Maison de la Poésie, Passage Molière, 157 rue Saint-Martin, 75003 Paris. Rés. 01 44 54 53 00 et www.maisonlapoesieparis.com. Durée : 1h.

Auteur

David Lescot, l'ironie musicale

par Gilles Costaz

Le Grand prix de littérature dramatique et un prix de la SACD viennent d'être remis à l'auteur de *L'Européenne*.



David Lescot dans *La Commission centrale de l'enfance* Maison de la Poésie 2008 © Victor Tonelli/ArtComArt

C'EST LE TEMPS DES RECOMPENSES pour David Lescot, trente-sept ans, lauréat à la fois du Grand prix de littérature dramatique (qu'il a reçu en juin pour sa pièce *L'Européenne* – et qu'il partage avec un lauréat *ex aequo*, Michel Deutsch, pour *La Décennie rouge*) et du prix Nouveaux Talents de la SACD. L'an dernier, il avait déjà obtenu le prix de

la meilleure pièce de langue française du Syndicat de la critique pour *Un homme en faillite*. C'est aussi le temps des spectacles qui, pour lui, se multiplient. Il reprend à la rentrée, à la *Maison* de la Poésie, le texte qu'il joue seul et où il se souvient, non sans ironie, des colonies communistes faites pour les enfants juifs, *La Commission centrale de l'enfance*. Ensuite, il rejoindra

la tournée de *L'Instrument à pression* dont il est, dans une mise en scène de Veronique Bellegarde, l'un des acteurs avec Jacques Bonnaffé. Enfin, il mettra en scène son *Européenne* à la Comédie de Reims.

À l'origine, il préfère la musique à l'art dramatique. Trop de fous de théâtre dans sa famille, avec un père comédien, Jean, et un frère également comédien qui grimpe les échelons à grande vitesse, Michaël. Malgré des études littéraires et une thèse sur « Le théâtre et la guerre », David ne pensait pas écrire mais il avait réuni autour de lui une bande tentée, comme lui, par un théâtre très ouvert à la musique. Il conçoit alors et monte *Les Conspirateurs* en 1979.

« Cette première pièce, c'était une comédie musicale, dit-il. J'imaginais des résistants qui correspondaient par la musique et des messages codés. J'aime bien parler des résistants, des messages chiffrés, des groupes où des figures singulières, en marge, observent la société. Mais *Un homme en faillite* parle plutôt des rapports économiques et *L'Européenne* de nos institutions, de notre rapport au pays et à nos symboles. »

Issu d'une famille de théâtre, il s'est choisi d'autres familles. Il a été artiste associé à la Comédie de Reims, du temps d'Emmanuel Demarcy-Mota. Il a travaillé avec Anne Torrès, accompagné à la trompette Anne Alvaro qui a joué avec Sid Ahmed Agoumi sa pièce *Mariage* à Bobigny. Il fait partie d'un club d'auteurs avec Fabrice Melquiot, Marion Aubert, Christophe Pellet. Il a même écrit avec Pauline Salles une pièce à quatre mains, *Fait divers*.

Oui, c'est un homme de groupe. Alors pourquoi joue-t-il seul cette *Commission centrale de l'enfance* ? « C'est contradictoire, répond-il. Mais c'était une commande, un texte pour France Culture à Nîmes. Je l'avais écrit pour en faire une lecture moi-même. Les circonstances ont fait que c'est devenu un spectacle. Finalement, je suis très heureux de le jouer. Il y a eu quelques réactions négatives mais pas du côté de ceux qui ont vécu cette histoire. C'étaient eux dont je redoutais les avis. »

La musique reste capitale dans le langage théâtral de celui qui s'accompagne pour *La Commission centrale de l'enfance* d'une guitare électrique fabriquée en Tchécoslovaquie dans les années 1960 (ce qui l'amuse beaucoup). Il précise qu'il mettra beaucoup de musique dans sa prochaine mise en scène de *L'Européenne*. Il pourrait publier ses partitions au cœur de ses textes mais son éditeur, Actes Sud-Papiers, préfère que le récit puisse être lu en continu. Mais la musique est aussi, cachée, dans les textes. « Pour moi, faire du théâtre, c'est rassembler des gens et aller jusqu'au but, dit-il également. Écrire en solitaire, ça ne me convient pas. J'aime dégager, avec le groupe, le rythme, le tempo des mots. Il y a un rythme inscrit dans le texte. C'est au metteur en scène – quand ce n'est pas l'auteur – de le trouver. »

Il fait partie des écrivains qui, à l'invitation de Philippe Delaigue, doivent écrire des pièces de vingt minutes qui parlent du lycée et seront jouées dans les lycées. « C'est important de le faire », commente-t-il, un peu militant.

G. C.